

Clara Delorme danse, pleure, crie et répare

SCÈNES Aux Printemps de Sévelin de Lausanne, la fascinante chorégraphe de 27 ans propose des pleureuses qui accompagnent notre mélancolie avant de nous redonner vie. Attention, ovni!

MARIE-PIERRE GENECAND

Clara Delorme s'assied au sol, les jambes de côté, type amazone. Elle tourne la tête, regarde vers le bas, avec, dans les yeux, ce mélange si particulier de préoccupation et d'absence, et déjà, nous aspire dans son intériorité.

Nous sommes à l'Annexe, le lieu de répétition du Théâtre Sévelin 36, à Lausanne, lundi midi. La chorégraphe, qui a fêté ses 27 ans, la semaine passée, travaille aux dernières finitions de sa pièce *Le repos* qu'on pourra apprécier dès ce mercredi, dans le cadre des Printemps de Sévelin. Le thème? «Accompagner les gens dans leur deuil, leur mélancolie et les ramener aux mouvements, à la vie.» Car, oui, cette artiste particulière, qu'on a découverte en 2021 – une révélation! – estime que «la danse est un service public qui doit être utile à celles et ceux qui la regardent».

D'où ce trajet «de l'écoute à l'action». Un voyage qui, aux sons de la cornemuse de Christian Garcia-Gaucher et au fil des lumières de Florian Bach, va du bleu à l'orange, des sanglots longs à la fluidité d'un geste. Et, pour la première fois, Clara Delorme associe trois danseuses à la traversée. «C'était important pour moi de pleurer en groupe», confie cette chorégraphe atypique, qui n'a pas de bachelors en danse, mais une singularité si puissante qu'elle ouvre des horizons à chacune de ses créations. Le dispositif Label+romand ne s'y est pas trompé, lui qui finance ce spectacle ainsi que sa large tournée.

Simple et directe

Deux pommes, deux oranges et un peu d'eau. Voilà le repas de Clara Delorme avant de repartir pour une après-midi de répétition. A ses côtés, Claire Dessimo, Karine Dahouindji, Emma Saba, trois danseuses-chorégrapheuses de talent que Clara Delorme «admire beaucoup». L'artiste a aussi recruté Jessica Allemand, qui s'est formée aux pleurs,

aux cris et au chant et rejoindra la distribution en cas de besoin. «C'est une pièce intense, exigeante, il me paraissait juste d'avoir une possibilité de rocade.»

Clara Delorme est simple, directe. Mais ses pièces sont complexes, intrigantes. A la manière des films d'Antonioni ou de Lynch, on y sent toujours une profondeur de champ, un second degré chargé. «C'est drôle, sourit l'intéressée, car je suis très «premier degré». J'avais envie d'un spectacle qui parle de deuils, alors j'ai appris aux danseuses comment pleurer. Pour obtenir les larmes, on peut par exemple bouger les yeux de gauche à droite ou ne pas cligner des paupières. Je ne leur demande pas de penser à quelque chose de triste et de pleurer pour de

«Oui, le regard c'est mon dada. Je demande aux danseuses ce travail sur les yeux»

CLARA DELORME, CHORÉGRAPHE

vrai.» De la même manière, la chorégraphe a recouru aux services d'An Chen, coach vocale, pour que la troupe «apprenne à crier sans se blesser». La juste méthode? «On doit bien placer sa voix, ne pas crisper les cordes vocales et respirer en conséquence.» Là aussi, la danseuse ne souhaite pas que ses interprètes s'attristent pour obtenir un bon résultat.

Sa signature? Le regard. Dans *Lal-bâtre*, une création blanc sur blanc, ou dans *Malgrés*, son green anglais et ses deux drôles de passants, Clara Delorme remplace les mots par un regard éloquent. «Oui, c'est mon dada. Je demande aux danseuses ce travail sur les yeux. Fixer un point longtemps, regarder vers le bas, balayer l'espace de gauche à droite, etc. C'est ma manière à moi de transmettre des émotions. Avec la respiration. Souvent, dans la première partie du *Repos*, on pratique l'apnée. On s'arrête de respirer pour susciter chez le specta-

teur un sentiment particulier.» Le regard, la respiration. Et les couleurs, donc. Après le blanc et le vert des deux premiers spectacles, le sol des pleurs sera d'abord bleu, puis orange au fil de la libération. «Ce sont les couleurs qui m'inspirent. Je suis plus une sensorielle qu'une intellectuelle», confie la jeune femme qui, douée en sciences, a entamé des études de médecine avant de bifurquer vers la danse.

Mystère et suspens

«J'étudiais à Grenoble. Pour ajouter des crédits à ma fac de base, j'ai pris une option danse et, petit à petit, je n'ai plus fait que ça! Ensuite, j'ai rejoint une école de danse à Montpellier, pendant une année, puis j'ai enchaîné à Lausanne, au Marchepied, ce programme de formation continue de Corinne Rochet et Nicolas Pettit.»

A la sortie de ces deux ans d'apprentissage – seulement! –, Clara Delorme a collaboré avec la compagnie Alias, puis a tenté des auditions pour intégrer d'autres projets. «Sans succès. J'ai bien galéré, là. J'ai aussi essayé d'entrer à La Manufacture, mais je n'ai pas été retenue. Du coup, je me suis formée à la communication à Sévelin 36 et c'est l'équipe qui m'a encouragée à présenter mon premier projet dans le cadre des Quarts d'Heure, en 2019.» *Lal-bâtre* est né et, immédiatement, les programmeurs ont succombé au charme particulier de cet ovni chorégraphique, tout en mystère et en suspens.

La danse, une tradition chez les Delorme? «Non, pas du tout», répond la jeune femme qui a grandi en Ardèche auprès d'un père inventeur d'une machine à embouteiller le vin et d'une mère secrétaire dans l'entreprise familiale. Son jeune frère est devenu chimiste et un des seuls souvenirs de danse réside dans des DVD de ballets classiques que sa mère aimait regarder.

La jeune femme au regard étrange et aux mains si longues et si expressives retourne à son ouvrage. Clara Delorme pourrait sortir d'un conte médiéval ou d'un récit de Huysmans. Intemporelle, intense et inclassable. ■

Le repos. Les Printemps de Sévelin, Lausanne, jusqu'au 15 mars.

«La La Land» se déploie en version symphonique

CINÉ-CONCERT Les Rencontres 7e Art Lausanne proposent ce soir une projection exceptionnelle du film de Damien Chazelle qui verra le compositeur américain Justin Hurwitz diriger le Sinfonietta de Lausanne

STÉPHANE GOBBO
X @stephgobbo

Un homme et une femme. Lui en chemise blanche et cravate, elle en robe jaune. Sur les hauteurs de Los Angeles, les voici qui chantent et dansent; il semblerait bien que Sebastian (Ryan Gosling) et Mia (Emma Stone) ne se détestent pas autant qu'ils l'imaginaient initialement... Lorsque le réalisateur Damien Chazelle évoque pour la première fois auprès de son ami compositeur Justin Hurwitz ce qui deviendra en 2016 *La La Land*, il lui dit simplement ceci: «C'est une comédie musicale qui se déroule à L.A.» Le film est désormais culte, il fera découvrir un genre majeur de l'âge d'or du cinéma hollywoodien à une nouvelle génération. Et raflera aussi six Oscars, sept Golden Globes et deux Grammy Awards.

Hier après-midi dans les coulisses de la Salle Métropole, à Lausanne, Justin Hurwitz le Californien regarde dans un geste très suisse sa montre. Les musiciens du Sinfonietta de Lausanne se préparent pour la première répétition guidée par le compositeur, qui a hâte de les rencontrer pour mettre en place le ciné-concert *La La Land* qui proposent ce soir les Rencontres 7e Art Lausanne.

De l'Hollywood Bowl à la salle Métropole

L'Américain se souvient d'avoir commencé à écrire la musique du film en parallèle à son écriture par Damien Chazelle, ancien camarade d'université qu'il a accompagné musicalement sur ses cinq longs métrages. «Avant même de démarrer le tournage, il a fallu enregistrer des démos afin qu'elles puissent être diffusées sur le plateau, raconte-t-il. C'est le pianiste Randy Kerber qui a enregistré tous les morceaux, et il est à Lausanne avec nous, ce qui est exceptionnel puisqu'il ne donne que très peu de concerts.» Rndy Kerber est un homme de l'ombre: il a travaillé sur quelque 800 films, que ce soit comme pianiste, compositeur ou superviseur musical.

Le premier ciné-concert *La La Land* a eu lieu en plein air, en 2017, au prestigieux Hollywood Bowl. Il a depuis été joué dans quelques grandes villes dans des arrangements pour 70 musiciens et musicales. A Lausanne, 53 personnes seront sur scène: 40 membres du Sinfonietta, 12 musiciens de jazz et donc

Randy Kerber. Ce n'est qu'en fin d'année dernière qu'Alexandrine Kol, directrice des Rencontres 7e Art, a approché l'ensemble lausannois. «Et ça a été tout de suite évident de nous lancer dans l'aventure, explique Emmanuel Dayer, directeur de l'orchestre. Car même si le délai était assez court, on aime ce genre de projets.»

On se souvient en effet d'avoir vu plusieurs fois le Sinfonietta invité par le Montreux Jazz Festival pour des collaborations de prestige, avec The Young Gods, John Cale, Woodkid ou Björk. Du côté des ciné-concerts, la phalange a déjà accompagné *La Panthère rose*, *Dragon Ball... et La La Land*. C'était au KKL de Lucerne et dans une autre production que celle que coproduit le compositeur via sa société Hurwitz Concerts. «J'adore diriger ce concert et partager en direct la musique et le film, s'enthousiasme l'Américain. Pour le public, voir *La La Land* dans ces conditions est vraiment une nouvelle expérience. Cela permet aussi d'amener des gens vers la musique symphonique, à une époque où ils en écoutent moins que ce qu'ils devraient. Si un film peut pousser des parents à emmener leurs enfants à un concert symphonique, cela me réjouit.»

Influence de Jacques Demy

C'est l'an dernier que Justin Hurwitz a réarrangé la musique du film de Damien Chazelle pour un ensemble d'une cinquantaine de musiciens. «Même s'il y a 20 musiciens de moins, on ne voit pas la différence. Il ne s'agit que de petits ajustements quasiment inaudibles», souligne celui qui cite les comédies musicales de Jacques Demy et les compositions de Michel Legrand comme sa principale source d'influence. Et tient à ajouter: «J'ai grandi avec les films d'animation musicaux de Disney, comme *La Petite Sirène* et *La Belle et la Bête*. Et j'adore *Grease*, que le festival a projeté le week-end dernier.»

Alors qu'on quitte la Salle Métropole, il salue les musiciens et lève sa baguette. Le Sinfonietta et l'ensemble de jazz donnent instantanément l'impression d'être parfaitement en place. «Le plus complexe, c'est de coller aux images, glisse Emmanuel Dayer. Tout est extrêmement précis et millimétré au niveau de la technique et des clics. Et il faut que les musiciens s'entendent alors qu'il y a aussi l'ensemble de jazz et la bande sonore du film... Mais je n'ai aucun souci, tout va bien se passer.» ■

La La Land en ciné-concert. Salle Métropole, aujourd'hui à 20h dans le cadre des Rencontres 7e Art Lausanne (complet). Rencontre avec Justin Hurwitz suivie de la projection de «Whiplash», vendredi 15 mars à 19h15 au Capitole (Salle Buache).

PUBLICITÉ

Dans le cadre de la commémoration du 50^e anniversaire de la mort du compositeur

GOLGOTHA

Oratorio de FRANK MARTIN

LAURENCE GUILLOD Soprano
EMMA JÜNGLING Alto
YAN BUA Ténor
ALEXANDRE BEUCHAT Baryton (Jésus)
RAPHAËL HARDMEYER Basse
DIEGO INNOCENZI Orgue
ROMAIN MAYOR Direction

BILLETTERIE
ESPACE VILLE DE GENÈVE
WWW.CHANTSACRE.CH - 08 00 418 418

Victoria Hall
Mardi 26 mars 2024 - 19 h 30

le chant sacré ORCHESTRE nexUS

A Paris, un concours pour les «top cheffes»

CLASSIQUE D'aujourd'hui à samedi se déroule, à la Philharmonie de Paris, La Maestra, un concours réservé aux femmes cheffes d'orchestre. Des épreuves à suivre en direct sur Arte Concert

ANTOINETTE PECQUEUR, PARIS
X @PecqueurAntoinette

Près de 200 candidates ont postulé à la troisième édition de La Maestra, le seul concours dédié exclusivement aux femmes cheffes d'orchestre, organisé tous les deux ans à Paris. Sa fondatrice, Claire Gibault, la directrice musicale du Paris Mozart Orchestra, se réjouit que «de plus en plus de femmes se sentent légitimes à diriger. La diversité géographique s'est accrue, avec des candidatures provenant cette année d'une cinquantaine de pays. Une Israélienne, une Palestinienne, une Russe et une Ukrainienne ont même postulé, une gageure dans le contexte géopolitique actuel.»

Faire ses preuves dans différents styles

Après une première sélection sur vidéo, seulement 14 candidates vont se retrouver à la Philharmonie de Paris, du 14 au 17 mars. Pendant les trois tours, elles devront faire leurs preuves dans une grande variété de réper-

toires: symphonique, lyrique, contemporain. Le programme comprend pour chaque épreuve une pièce composée par une femme, avec notamment cette année une création de Manon Lepauvre. «Les femmes compositrices sont dans une situation encore plus difficile que les cheffes d'orchestre», déplore Claire Gibault.

A l'issue de la compétition sont attribués plusieurs prix: outre ceux du jury (présidé cette année par Nathalie Stutzmann, contralto devenue cheffe d'orchestre et actuellement directrice musicale de l'Orchestre symphonique d'Atlanta), des récompenses sont notamment décernées par l'organisation des salles de concert européennes, par la chaîne Arte... En 2022, Ustina Dubitsky a remporté le prix décerné par le Paris Mozart Orchestra, qui accompagne l'ensemble des épreuves. «Ce concours est un vrai marathon au cours duquel on est jugé sur la technique, le son que l'on obtient, l'organisation du travail avec les musiciens», se souvient la cheffe allemande d'origine ukrainienne, qui salue «le choix politique d'avoir un concours réservé aux femmes cheffes d'orchestre. C'est un outil formidable pour changer les choses. La place des femmes dans les concours mixtes reste encore faible. L'absence de limite d'âge à La Maestra est aussi un atout, car beaucoup de femmes se mettent

tard à la direction d'orchestre, après avoir, par exemple, fait de la direction de chœur où elles sont davantage acceptées.»

Selon l'étude commandée en 2022 par La Maestra à la musicologue et journaliste Nathalie Krafft, les femmes occupent 7,9% des postes de directeur musical dans le monde. Un chiffre encore très faible, mais en progression: en 2018, le pourcentage était de 4,8%. «La situation évolue dans le bon sens. Le niveau des candidates ne fait qu'augmenter. Mais il faut rester vigilant», dit Claire Gibault, qui déplore des réactions encore négatives sur les réseaux sociaux.

Deux ans dans une Académie

Autre spécificité du concours: les six demi-finalistes intègrent pendant deux ans l'Académie de La Maestra. Elles y suivent des cours, des ateliers sur différents thèmes (apprendre à travailler avec un agent, gérer sa communication, etc.) et sont invitées à codiriger des concerts. «L'argent qui accompagne un prix n'est pas le plus important. L'essentiel, c'est ce que va apporter le concours en termes de propositions de concerts. J'ai obtenu de la visibilité grâce à La Maestra et, depuis deux saisons, je gagne ma vie comme cheffe d'orchestre», se réjouit Ustina Dubitsky. L'organisation d'un tel concours représente un coût d'environ 400 000 euros, comprenant aussi

bien les cachets des musiciens de l'orchestre, les remboursements des voyages des candidates... Ce budget est principalement financé par les mécènes du Paris Mozart Orchestra, en particulier la Fondation Ardian. «Si nous faisons un concours pour les femmes, il ne fallait pas se limiter à une petite compétition. Nous devons faire un événement prestigieux», affirme Claire Gibault, qui tient à nous préciser: «Ce concours n'est pas fait contre les hommes, mais avec les hommes qui veulent réparer les injustices.»

Olivier Mantei, le directeur de la Philharmonie de Paris, qui coproduit La Maestra, le souligne: «Dans l'idéal, on aimerait qu'un concours genre n'existe pas. Mais il y a encore beaucoup à faire. Aujourd'hui, pour que La Maestra se développe, il nous faut nouer encore davantage de liens avec les orchestres, les salles de concert. Nous devons faciliter la détection des cheffes en amont et leur offrir encore plus d'opportunités en aval du concours.» Le message commence à porter ses fruits: Stephanie Childress, deuxième prix en 2020, vient d'obtenir le poste de principale cheffe invitée de l'Orchestre symphonique de Barcelone à partir de la saison 2024-2025. ■

La Maestra. Philharmonie de Paris, du 14 au 17 mars. A voir sur Arte Concert.